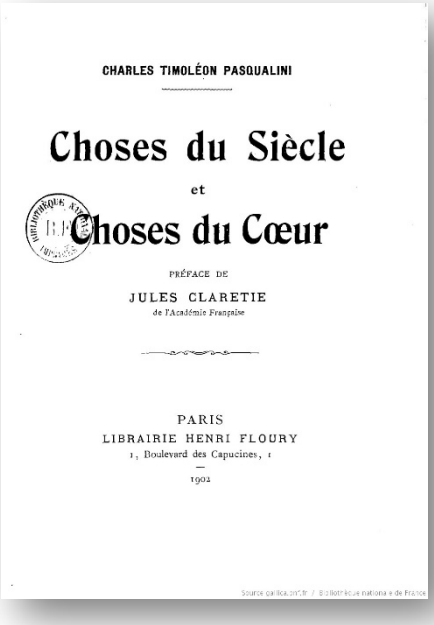
PASQUALINI Charles Timoléon (1840-1866). Poète corse.

Charles Timoléon Pasqualini naît à Campile, petit village de Haute-Corse. Son grand-père, Laurent, a été maire de Campile pendant 30 ans et son père, Ours Paul, maire également, fut emprisonné sous l'Empire pour ses opinions politiques.
La carrière de Charles Timoléon emprunta une voie très différente.
Il fut un élève brillant et après trois ans d'externat au lycée de Bastia, devint bachelier à 15 ans. Il s'inscrit immédiatement à la faculté de médecine de Montpellier. À 17 ans, il écrit ses premiers poèmes et, à 18 ans, il entre dans la Marine impériale où il est promu chirurgien.
À Toulon, il fait la connaissance de Jules Michelet (décédé à Hyères en 1874) qui le traite d'égal à égal. Il rencontre aussi Victor Hugo, qui lui dit : « Vous ne sauriez vous figurer à quel point je sens mon esprit frère du vôtre ».
Bien que phtisique, il participe activement à la lutte contre la quatrième épidémie de choléra qui sévit à Toulon du 26 août au 31 octobre 1865. Épuisé par la maladie, il rentre à Campile, si cher à son cœur (« J'ai du sillon de mon navire enveloppé trois océans .Je sais les vagues en délire et la splendeur des océans. Oh, mon Campile, ses ronces, ses étroits sentiers… ») où il décède en 1866 (« Ô Brise, vers la Corse emporte quelques restes, que je renaisse en herbe au seuil de mon pays »).

Les poèmes de Charles Timoléon Pasqualini ont été réunis par son neveu Charles Timoléon Franceschi Pasqualini dans un livre posthume, *Choses du siècle et Choses du cœur* publié en 1902.
Dans le cimetière de Campile, une stèle quasiment effacée rappelle qui était Charles Timoléon Pasqualini.



CHARLES TIMOLÉON PASQUALINI

Choses du Siècle
et
Choses du Cœur

PRÉFACE DE
JULES CLARETIE
de l'Académie Française

PARIS
LIBRAIRIE HENRI FLOURY
1, Boulevard des Capucines, 1
1902

MES NOUVELLES

Malgré vos conseils trop fondés
J'ai levé l'ancre - et toujours bonne,
Madame ! vous me demandez
Des nouvelles de ma personne,
Des mers de l'Inde, du bateau
Qui me conduit, de mon voyage,
Comment on peut vivre sur l'eau
Et si je suis devenu sage ;
Car me voilà depuis deux ans
Entre la Ligne et le Tropique,
Tantôt sur les flots gémissants,
Tantôt sur les sables d'Afrique.
Charmants climats ! pays heureux
On rôtit à l'air en décembre,
Mais en juillet, mois très frileux,
Je puis séjourner dans ma chambre.
Ma chambre ! Ah dame ! un grand vizir
N'a pas pareille bonbonnière,
Trois pieds de large et, sans mentir,
Presque aussi longue qu'une bière,
J'y loge bon nombre d'amis,
Gais vivants, races incertaines ;
Cent pieds, moustiques, rats, fourmis
Et des cancrelats par centaines !
Où donc est le barde bourru
Qui trouve l'onde peu constante ?
Bêtise ! jamais cœur féru
Ne rêve plus fidèle amante,
Curieuse comme un oisif,
Malgré consigne et sentinelle
Trop souvent chez moi, sans motif,
Elle accourt par excès de zèle.
Il faut la voir courir, jaser
Et sautiller sur mon visage,
Comme un oiseau, comme un baiser,
Comme un enfant sur le rivage.
Hélas ! Qu'apporte-t-elle ? Rien !
Toujours l'ennui, toujours la brume
Qui me dérobe mon Éden,
Parfois aussi quelque bon rhume.
Et la terre ? on y devient fou,
On est entouré de Malgaches,
On a des cases de bambou,
On peut se nourrir de pistaches,
On voit ce que nul ne rêvait,
De beaux guerriers tout nus, Madame,
Des rois comme s'il en pleuvait
Déguenillés à fendre l'âme ;
Des Armides aux crins suiffés
Aux pieds crottés, à la peau noire,
Des vieillards, mendiants fieffés,
Des enfants laids comme un grimoire.
On sue, on baille, on dormirait
Sans mille insectes indociles ;
La lèpre ou la gale à souhait,
La fièvre jaune et les reptiles.
Sur le rivage on va s'asseoir,
On nage, c'est fort salutaire ;
Mais gare aux requins ou bonsoir !
A cela près on peut s'y faire.